



Photo Catherine Lefort

Didier Pourquié ou le goguenard sérieux

Par Sébastien Gazeau

C'est lui l'auteur des *Couilles de Dieu* qu'on a découvert en septembre dernier. Un tel titre aurait pu se retourner contre Didier Pourquié et le renvoyer au rang des amateurs de bons mots. Ceux qui l'ont lu savent qu'il est un écrivain et qu'il n'y a pas plus sérieux que le rire.

Pour écrire, il faut du temps. Didier Pourquié en a longtemps manqué. La faute à son métier de professeur qui continue de lui en prendre beaucoup. La faute à sa famille et ses amis envers qui il se sentirait coupable s'il leur en accordait moins. Ah, contingences ! Heureusement, celles-ci sont plus clémentes maintenant que son nom figure sur la couverture de trois romans dont le premier, *Ficelles*, a paru en 2005 aux éditions Confluences. On lui accorde depuis (à moins que ce ne soit lui-même) le loisir d'écrire plus assidûment, soit une heure au moins chaque jour. Avant cela, il avait commis quelques nouvelles et pièces de théâtre, dont certaines furent montées, mais rien de probant. « J'étais sans doute encore trop immature. »

Rentrée 2010. Fini les titres au style épuré (*Ficelles*) ou à tiroirs façon polar (*Le Jardin d'Ébène*), Didier Pourquié sort *Les Couilles de Dieu*. Beaucoup a déjà été dit sur la trivialité d'une telle accroche parmi les tables sages des librairies. Heureux de son succès (un tirage et environ 1 500 exemplaires en trois mois), ses éditeurs à L'Arbre vengeur s'amuse de savoir que certains hésitent à demander l'ouvrage ou préfèrent lui substituer l'abréviation CDD ! À ceux-là, M. le professeur pourrait préciser que ce titre est un oxymore, une figure de style analogue à la vie selon Didier Pourquié, lequel n'aime rien moins que jouer des contraires et susciter la surprise.

L'esprit de contradiction

Susciter la surprise, il y parvint brillamment en décidant, contre l'avis familial, de suivre des études littéraires et de devenir enseignant. Dans ce « milieu très libéral, aristocrate du côté maternel, on prenait les profs pour des feignants toujours en vacances » ! Qu'à cela ne tienne : à défaut d'une carrière d'industriel ou de notaire, ce sera hypokhagne et khâgne, puis l'agrégation. Une étourderie administrative le propulse de Bazas où il est né en 1965 vers le Nord, où il enseigne sept longues années avant de revenir dans la région en 2000, au lycée Gustave-Eiffel où il donne toujours des cours de français-philosophie en classes préparatoires scientifiques. « On pourrait craindre que ces élèves ne soient pas intéressés par

la littérature. C'est le contraire. Leur cursus est très dense ; cette matière représente une respiration, un moment pour s'évader. » Étrange coïncidence pour cet homme de lettres que d'atterrir en pays matheux : Paul Otchakovsky-Laurens (POL), à qui il avait envoyé le manuscrit de *Ficelles*, le refusa au motif qu'il s'agissait « d'une équation non résolue », entendez un roman centré autour d'un personnage dont on ne sait finalement pas quoi penser. L'intéressé s'en félicita, par ailleurs soucieux de ne jamais s'enfermer dans un milieu, un genre, une réponse. Même type de reproche au sujet des *Couilles de Dieu*, cette fois émis par le lecteur d'une autre maison d'édition : « Ce roman est trop différent du précédent. » Pas facile d'écrire comme on l'entend.

Du reste, avec un titre pareil, peut-on vraiment parler de littérature ? « C'est vrai qu'on n'associe pas la grande littérature à l'humour. Mais je partage avec Pierre Desproges l'idée qu'il faut plus de talent pour faire rire que pour faire pleurer. J'ai même tendance à me méfier des gens qui écrivent des choses graves. Comme Rabelais, j'évite les "agélastes", ceux qui ne savent pas rire. » Après un texte à l'écriture blanche et un thriller sombre, Didier Pourquié poursuit donc son objectif « d'écrire des romans qui ressemblent le moins possible aux précédents » et publie un livre humoristique et très sérieux.

Une écriture jubilatoire

Truffé de références, usant de toutes les figures et de tous les registres pour varier les plaisirs d'écriture et de lecture, *Les Couilles de Dieu* est une sorte de *Candide*, un conte philosophique prenant la forme d'une odyssée loufoque où l'on découvre mieux que jamais l'imagination foisonnante de son auteur. Impossible de résumer l'histoire sans passer à côté de l'essentiel, ce jaillissement perpétuel de situations rocambolesques, de sentences improbables, cette jubilation stylistique qui place Didier Pourquié dans le lointain sillage de Rabelais ou de Cervantès dont une citation rappelle en épigraphe qu'il « faut savoir marier les récits de fiction avec l'entendement ». Pari réussi dans ce roman, comme en classe d'ailleurs où ses élèves, avec un sens de la formule qu'il reprend fièrement à son compte, l'ont un jour surnommé le « goguenard sérieux » ! Autre oxymore, mêmes enjeux. « Je crois toujours que la littérature est un détour nécessaire

pour parvenir au réel. Pas à la vérité systématique des philosophes que je lis de plus en plus depuis que j'enseigne cette matière en plus du français, mais au réel dans sa multitude, impossible à saisir de façon univoque. Si j'ai choisi d'étudier les lettres plutôt que la philosophie, c'est par besoin de chair, de sang, d'émotions !... Je n'ai pas autant de goût pour l'abstraction. »

Croyance n'étant pas dévotion, Didier Pourquié se défend d'être tout à la littérature, ni tout à l'enseignement d'ailleurs. Ses quelques rides au coin des yeux en feraient un respectable inspecteur de l'Éducation nationale... Affreux ! Pas question de passer pour l'ennemi des enseignants et perdre le contact avec les lycéens. Écrivain à temps complet ? Ses livres ne se vendent pas assez. Et si jamais, un jour ? « La perspective que ma vie soit réglée sur mes émotions, sur "l'inspiration" qui vient ou ne vient pas, me terrifierait. Ce serait trop volatil. Je crois que je tomberais vite en dépression. » D'autant qu'il s'agirait dès lors d'endosser un titre et un statut difficiles à revendiquer pour celui qui, dans sa notice autobiographique donnée à la vénérable Maison des écrivains et de la littérature, a préféré se qualifier d'« écrivain ».

Modeste, Didier Pourquié ? Certainement. Mais par amour du jeu et conscience aiguë de la fragilité des choses. Ce serait un peu court de chercher en Floran Novolo, le per-

« Si j'ai choisi d'étudier les lettres plutôt que la philosophie, c'est par besoin de chair, de sang, d'émotions !... Je n'ai pas autant de goût pour l'abstraction. ».

sonnage principal des *Couilles de Dieu*, un double de son auteur. Ce serait tout aussi dommage de ne pas voir dans son souci de laisser une trace de son passage sur Terre une préoccupation partagée par le romancier. « Ça me fait plaisir d'entendre qu'on a ri en lisant ce livre. Mais je ne voudrais pas qu'on se limite à ça. C'est aussi une réflexion sur l'identité. » Et sur bien d'autres choses, mais le moment n'est pas au commentaire, ni à trop d'explications. Retour en classe. « J'aime mon métier de professeur, transmettre, rendre simple et clair ce qui ne l'est pas a priori. Ça nécessite beaucoup de travail et j'en demande beaucoup à mes élèves. Mais je crois qu'ils apprécient ce mélange de fantaisie et de sérieux que je leur propose. Et si jamais il faut faire preuve d'autorité, je prends l'air austère et pointe un doigt redoutable en direction de la porte. J'aime bien jouer la comédie. » ★

EXTRAIT

- [...] Si tu veux une réponse, ouvre la trappe et descends dans la cale. Le contenu est inscrit sur les caisses.

Karl Katz serra les mâchoires : Dis-nous ce qu'elles contiennent. Comment veux-tu que je le sache ? Je ne sais pas lire. Et puis que m'importe, à moi, ce que je transporte ? Que m'importent les destinations, les jours et les années ? Que m'importe le nom des océans, que m'importent les saisons et les guerres, le visage de l'élu, l'âge de l'artiste ou du prince qui vient de mourir ? Je ne m'intéresse qu'au vent qui me décoiffe, qu'à la couleur du ciel, au froid qui me fait claquer des dents. J'aime sentir l'étrave du bateau fendre la mer, la coque gémir, les machines ronfler. J'aime sentir le soleil sur ma face, mais j'aime aussi qu'il me morde la nuque. Un jour, l'immensité de l'horizon me donne le sentiment d'être immortel, un autre elle me rappelle ma nullité. Et quand je

vois un bout de terre dans le lointain, je saute de joie comme un enfant.

Karl Katz haussa les épaules et entraîna Floran Novolo vers la trappe : Nous ne tirerons rien de ce philosophe.

Extrait de : *Les Couilles de Dieu*, p. 116-117.



Les Couilles de Dieu, Arbre vengeur
17x12 cm ; 267 p. ; 15 € ;
Isbn : 978-2-916141-59-6 ; août 2010.